

Croire en Dieu le Père :

Du « Dieu des pères » à « Notre Père »

Revisitons notre Foi

Raismes

15 février 2021

Parcours biblique

Avant-propos

Le texte du Credo, suivant une logique trinitaire, commence par le Père, suivi du Fils, puis du Saint-Esprit. Pourtant notre foi chrétienne est fondamentalement « christocentrique » : si nous pouvons parler de Dieu comme d'un Père, c'est par et dans le Christ.

Un indice : les tout premiers énoncés de la foi chrétienne, que l'on trouve dans le nouveau Testament, les Actes des Apôtres et les lettres de Paul, que l'on appelle les **kérygmes**, proclament la mort et la résurrection du Christ. Ainsi celui de Paul en 1 Co 15, 3-4 peut être considéré comme « *le premier credo chrétien* ».

Ce point sera approfondi lorsqu'on abordera la seconde partie du Credo consacrée au Fils.

Ainsi donc, le Credo parcourt l'ensemble du mystère chrétien de la Création aux fins dernières, mais ce mystère est centré sur celui du Christ venu en notre chair, mort et ressuscité.

Rappel des deux versions du symbole de la foi (concernant le Père)

Symbole des Apôtres	Symbole de Nicée-Constantinople
A partir du II ^e siècle	IV ^e siècle : 325 – Nicée 381 – Constantinople
Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.	Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible.

Pour être complet, il faudrait aussi évoquer le 3^{ème} credo, qui est en fait le plus ancien et la matrice des deux autres, la **profession de foi baptismale** et le triple questionnement auquel répond le catéchumène : « *Croyez-vous en Dieu le Père... ? Croyez-vous en Jésus-Christ... ? Croyez-vous en l'Esprit-Saint... ?* »

Introduction

Attribuer au divin la paternité est une donnée religieuse universelle, si l'on entend par là la triple propriété de l'origine, de la législation et de l'éducation, c'est-à-dire de l'autorité. Pour autant, la notion d'un Dieu père, sans être absente, est plutôt rare dans l'Ancien Testament, au moins tardive. C'est que la religion d'Israël s'est construite en grande partie en rupture avec le milieu religieux ambiant. Pour cela il peut être utile de commencer en faisant un détour par ce milieu ambiant.

0. La religion étant ce qui nous rattache à la fois à notre origine et à notre fin, c'est dans la nature que nous trouvons l'une et l'autre. Adam – son nom le dit – vient de la terre et y retourne. L'expérience religieuse naturelle, originelle, primitive, est donc fondée sur la nature, ses cycles, ses manifestations tutélaires ou destructrices, en tout état de cause, fascinantes. Soleil et lune, montagnes et sources, mer et fleuves, vie et mort, sont autant de dieux avec qui il nous faut composer, qu'il faut nous concilier et/ou craindre. Dans cet univers naturel, l'homme compte peu ; il peut y vivre à condition de ne pas déroger à l'ordre immuable du cosmos dont il est une infime parcelle et dont il dépend.

Entre ces dieux, il existe des relations généalogiques analogues à celles que nous connaissons dans nos familles : ils se marient entre eux, sont pères ou fils ou frères les uns des autres. Souvent, l'un d'eux est le père de tous les autres. Et parmi eux, il n'est pas rare que l'un d'eux soit considéré aussi comme le père des hommes, ou d'un groupe, au sens analogique où il en est l'origine et qu'il dispose de l'autorité suprême. Par exemple le nom latin de Jupiter vient de Zeus-pater, Zeus père. C'est le cas du totémisme, par exemple.

Dans l'Ancien Testament

1. Le Dieu de nos pères

1.1. C'est dans un tel contexte qu'Israël est né, a grandi, a vécu une expérience d'un dieu autre, différent, nouveau. Une expérience de rupture à qui l'on donne volontiers le nom de son événement fondateur ou révélateur : l'**Exode**.

1.2. Yahvé, le Dieu d'Israël, n'est pas le dieu d'une source, de l'orage, de la montagne, bref d'une réalité naturelle, mais le « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* ». (Ex 3,6) Son lieu n'est pas un espace, mais une famille. Il est le **Dieu de nos pères** ; l'expression revient 46 fois dans l'Ancien Testament. Et on peut la comprendre en plusieurs sens :

1.3. Il l'est d'abord au sens où il est le **Dieu qui s'est révélé à nos pères**, que ceux-ci ont adoré, le Dieu d'une **alliance** et d'une **promesse** faites à nos pères et dont il nous faut garder la mémoire si nous voulons en vivre à notre tour (Dt 1,8 et passim ; Jg 2,1.12). Quand on parle des pères, on entend tout d'abord les patriarches et particulièrement Abraham, Isaac, Jacob et ses fils. Plus tard – notamment dans la littérature deutéronomiste – les pères désigneront la génération des hébreux qui ont connu l'Exode avec Moïse.

1.4. Ce qui signifie donc aussi un **Dieu transmis par les pères**. Tel est le rôle de l'éducation qui revient au père, comme le rappelle le « credo » juif, le « Shema » (Dt 6,7).

1.5. Or ces pères sont nomades. Qu'à cela ne tienne ; leur Dieu se déplacera avec eux : « *Je serai ce que je serai* » (Ex 3,14), traduction plus approchante de l'inaccompli אהיה אשר אהיה *Ehyeh asher Ehyeh*, que le platonicien « *Je suis celui qui suis* ». Son lieu de révélation sera donc l'**histoire** de cette famille, ses aléas, ses victoires et ses défaites, ses hauts et ses bas, ses infidélités et ses pardons. L'on va bientôt comprendre que ce Dieu qui accompagne son peuple se révèle dans les replis de son histoire, payant en conquêtes et victoires sa fidélité et en défaites et déportations ses trahisons. L'histoire sera le lieu de vérification de notre foi et notre mémoire en sera la forme. L'histoire sera ainsi relue comme une histoire de salut et Dieu un sauveur qui nous enverra des « sauveurs », juges, rois et prophètes, tous gardiens, auteurs par délégation, ou veilleurs de l'histoire. Certains en porteront le nom, comme Josué, יהושע : Jéshoua = Dieu sauve ; comme plus tard celui que l'on appellera en grec Ἰησοῦς, Iésous : Jésus.

1.6. Ce qui vaut à l'Israël ancien de pouvoir être considéré comme une **religion des pères**. Ce qui se retrouve dans l'onomastique biblique où le radical אב *ab* est fréquent : Abram : *mon père est élevé* ; Abraham : *père d'une multitude* ; Abimélek : *mon père est roi* ; Abinadab : *mon père est généreux*. On le trouve même dans des noms théophores : Eliab : *Dieu est mon Père* ; Joab : *Yahvé est mon père* ; Abiyya : *mon père est Yahvé* ; Abiel, *mon père c'est Dieu* ; etc.

1.7. Malgré tout, Israël a résisté et tardé à donner à son Dieu le nom de Père, par crainte d'être assimilé aux idolâtres (Jérémie 2,27 : « *Ils disent au bois : 'Tu es mon Père !' et à la pierre : 'Toi, tu m'as enfanté !'* »). Dans l'Ancien Testament le nom de Père n'apparaît qu'une quinzaine de fois attribué à Dieu.

2. Dieu, père d'Israël

2.1. C'est avec les **prophètes** que la notion de Dieu comme père va apparaître, mais comme père du peuple, celui qui lui donne naissance. Il sera **Dieu notre Père**.

2.2. Cette paternité de Dieu n'est certes pas naturelle, mais **métaphorique**. A la différence de la paternité naturelle, ou de l'appartenance totémique, nous ne sommes pas de la même nature que Dieu ! Et elle est **collective**, on peut même dire **nationale**. Dieu est le **père d'Israël** en tant qu'il lui a donné l'existence comme peuple et qu'il le maintient en vie. Et nous sommes ramenés à l'**Exode** : « *Alors tu diras à Pharaon : Ainsi parle Yahvé : mon fils premier-né, c'est Israël. Je t'avais dit « Laisse aller mon fils, qu'il me serve. Et si tu refuses de le renvoyer, voici que je tuerai ton fils, ton premier-né... »* (Ex 4,22-23)

2.3. C'est la relecture que le prophète **Osée**, le premier semble-t-il, fait de l'Exode : (Os 11, 1-4a) : « *Quand Israël était jeune, je l'aimais, et d'Egypte, j'appelai mon fils... Et moi j'avais appris à marcher à Ephraïm, je le prenais par les bras et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux ! Je les menais par des attaches humaines, avec des liens d'amour ; j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m'inclinai vers lui et le faisais manger. »*

A la notion d'origine et d'autorité vient s'ajouter la dimension affective de l'amour paternel.

2.4. Quelques **occurrences** :

- Dt 32,6 « *N'est-ce pas lui ton père, qui t'a procréé, lui qui t'a fait et par qui tu subsistes ?* »
- Is 63,16 ; 64, 7 : « *Et pourtant, Yahvé, tu es notre père* »
- Jr 31,9 : « *Car je suis un père pour Israël et Ephraïm est mon premier-né* »
- Mt 1,6 : « *Un fils honore son père ; un serviteur craint son maître. Mais si je suis père, où donc est l'honneur qui m'est dû ? ... dit Yahvé Sabaot.* »
- Mt 2,10 « *N'avons-nous pas tous un père unique ? N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ?* »

2.5. Au sein – ou plutôt à la tête – de ce peuple-fils, et le représentant, la personne du **roi, le Messie**.

- C'est à ce titre qu'il est appelé fils, non pas en tant qu'individu, mais en tant qu'il incarne le **peuple**. La preuve : cette filiation ne s'arrête pas à la personne du roi, mais s'étend à toute la dynastie : « *Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils* » (2 S 7,14 et sa reprise en 1 Ch 17,13 ; 22,10 ; 28,6).
- Il s'agit bien sûr toujours d'une paternité et d'une filiation **métaphoriques** ; le roi non plus n'est pas de la même nature que Dieu ! La preuve : cet engendrement comme fils ne s'applique pas à la naissance du roi, mais à son intronisation. « *Il m'a dit 'Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré'* ». (Ps 2,7)

2.6. Avec l'épreuve de **l'Exil**, les prophètes, notamment le second Isaïe (Is 40-55), vont faire une nouvelle découverte : Si notre Dieu se révèle dans notre histoire et que celle-ci est désormais de plus en plus liée à celle des autres nations, notamment des grands empires mésopotamiens et égyptiens, – on dirait aujourd'hui qu'elle est « mondialisée » – alors c'est que notre Dieu est aussi le **maître de toute l'histoire**, y compris, à leur insu, celle des peuples qui ne le connaissent pas (Is 44,24-28). Et partant, il est le **seul Dieu**. (Is 44,6 ; 45,5-6,14) Les divinités qu'adorent les païens ne sont que des idoles faites de main d'hommes. (Is 44,9-20) Cf. Si 36,4-5 : « *À nos dépens, tu leur montras ta sainteté ; à leurs dépens, montre-nous ta grandeur. Qu'ils l'apprennent, comme nous l'avons appris : il n'est pas de dieu hors de toi, Seigneur* ». Nous devenons, à strictement parler, « monothéistes ». A la suite de nos frères juifs, nous pouvons dire : « *Je crois en un seul Dieu* ».

2.7. Et, puisque l'Exode a été notre création, ce Dieu unique est donc aussi le **créateur** du monde. (Is 44, 24-28 ; 45,5-7.18). S'inspirant des cosmogonies étrangères, particulièrement assyro-babyloniennes, nos sages vont rédiger des récits de création qui vont devenir universels. Dieu « devient » unique et créateur. Les divinités naturelles que les autres prenaient pour des dieux sont ramenées à de simples créatures. Dieu est *créateur du ciel et de la terre* (Gn 1,1). Le ciel et la terre ne sont plus des dieux.

2.8. A la suite d'Osée, le **second Isaïe** va placer cette activité créatrice dans une perspective amoureuse. (Is 43, 1-4) ; allant même jusqu'à donner à Dieu une figure maternelle (Is 49,15). Dieu n'est plus seulement un père qui crée, qui commande, mais aussi un père qui aime. L'affection va donc venir compléter la définition de la paternité divine, à côté de l'autorité. On reconnaît le couple traditionnel de la justice et de la miséricorde.

2.9. Le plus souvent, la mention de Dieu Père est utilisée à la troisième personne, lorsque l'on parle **de** Dieu. Presque jamais à la deuxième personne lorsqu'on parle **à** Dieu. Pour cela, à part quelques traces dans la littérature sapientielle, tardive : (Si 23,1.4) « *Seigneur, Père et Maître de ma vie... ; Seigneur, Père et Dieu de ma vie...* », il faudra attendre la littérature intertestamentaire et la liturgie synagogale.

Voir par exemple la prière pénitentielle **Avinou Malkenou** (אָבִינוּ מַלְכֵנוּ *Notre Père, notre Roi*) : « *Notre Père, notre Roi, nous avons fauté contre toi. Notre Père, notre Roi, nous n'avons pas d'autre Roi que toi.* »

Ou encore la prière appelée **Shemone esre** (שְׁמוֹנֵה עֶשְׂרֵה) ou « *18 bénédictions* », récité lors que chaque prière quotidienne : « *Accorde-nous, notre Père, une connaissance venant de toi...* » (4) ; « *Pardonne-nous, notre Père, car nous avons péché contre toi.* » (6)

Si l'on fait le **bilan** de la paternité divine dans l'Ancien Testament, elle est rarement et tardivement attribuée à Dieu – peut-être par souci de se distinguer des religions naturelles – et elle ne l'est que métaphoriquement. Ce sont les prophètes, et particulièrement Osée, puis Isaïe, qui ont élargi la notion du Dieu des pères au Dieu Père. Le Dieu qui a fait sortir nos pères d'Egypte peut être considéré comme le père d'Israël au sens où il l'a fait naître comme peuple.

La seule esquisse de personnalisation de cette relation de père à fils concerne le roi dans la tradition messianique. Et encore ne l'est-il qu'en tant que représentant le peuple. Mais on sait quel avenir cette relation aura dans le Nouveau Testament.

Au moment de l'Exil, dans la tourmente des peuples, le Père d'Israël va devenir le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre ; créateur par amour.

Dans le Nouveau Testament

3. « Mon Père »

Jésus va entretenir avec Dieu une relation tout-à-fait particulière dont nous sommes les héritiers.

3.1. Il est indéniable qu'il a reçu très vite le titre de **Messie**. C'est même celui qui lui restera sous sa forme grecque de **Christ** et qui donnera leur nom de chrétiens à ceux qui confesseront leur foi en lui. Quoi qu'il en soit de l'ambiguïté de ce titre dans la bouche de ceux qui l'employaient dans le sens politique qu'il a toujours refusé, il n'en reste pas moins que, dans la rédaction des évangiles, les titres messianiques vont lui être attribués et l'on verra en lui celui chez qui se réalisent les prophéties faites à David en 2 S 7,14 ou dans le psaume 2. C'est ainsi que Luc écrit le récit du baptême de Jésus en citant le psaume 2,7 « *Tu es mon fils ; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré* » (Lc 3,22) . Ou les autres synoptiques en citant le chant du serviteur d'Isaïe 42,1 « *Celui-ci est (tu es) mon fils bien-aimé, qui a (tu as) toute ma faveur* » (Mt 3,17 ; Mc 1,11), remplaçant l'ambivalent *παῖς* (enfant-serviteur) par *υἱός* fils.

3.2. C'est peut-être encore en ce sens qu'il faut entendre la **confession de Césarée** dans la bouche de Pierre qui déclare : « *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant* » (Mt 16,16).

En ceci, Jésus accomplit les prophéties messianiques d'Israël. Mais son originalité est ailleurs, Jésus entretient avec le Dieu le Père une relation toute personnelle, voire intime qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Et saint Jean la développe plus que tout autre.

3.3. Jésus et son Père dans l'évangile de Jean

Il semblerait même que, selon Jean, toute la mission de Jésus ait été de révéler la paternité divine : « *Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, lui qui est Dieu, lui qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.* » (1,18)

- Si la paternité de Dieu pour David, et même pour Israël, était métaphorique, cette fois il ne s'agit plus d'une paternité analogique, mais **naturelle** – le credo dira « consubstantielle » : « *le Père et moi nous sommes un* » (10,10). Jésus peut dire : « *Je suis dans le Père et le Père est en moi* » (14,11).
- Ses **œuvres** sont celles du Père : « *Amen, amen, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, il fait seulement ce qu'il voit faire par le Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement.* » (5,19).
- Il règne entre eux une relation de **confiance** totale, basée sur **l'amour**, qui s'exprime particulièrement dans la prière sacerdotale (dans laquelle Jésus, dans une posture de prêtre, s'adresse à Dieu) : « *Ils étaient à toi, tu me les as donnés* » (17,6b). « *Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient eux aussi avec moi, et qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.* » (17,24). On retrouve cette confiance dans le très johannique **Hymne de jubilation** : « *Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler.* » (Mt 11,25-27 ; Lc 10,21-22)
- Une relation **d'obéissance** docile : « *Je ne fais rien de moi-même ; ce que je dis là, je le dis comme le Père me l'a enseigné.* » (8,28). « *Voici pourquoi le Père m'aime : parce que je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, j'ai aussi le pouvoir de la recevoir de nouveau : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père.* » (10, 17-18)
- La relation de Jésus à son Père est à la fois **réciproque** « *Père, glorifie ton Fils afin que le Fils te glorifie* » (17,1) et **transitive**, au sens où elle est reproduite entre le Fils et nous : « *Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés.* » (15,9) « *Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi.* » (17,21). « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* » (20,21) C'est certainement là la part la plus audacieuse de la relation de Jésus à son Père, qui est de nous faire entrer dans ce mystère. Ce sera le point suivant.

3.4. Bref, l'originalité de la relation de Jésus à son Père est toute entière résumée dans l'expression qu'il est seul à pouvoir utiliser en appelant Dieu « **mon Père** ». Il n'est plus seulement le Dieu de nos Pères, le Père d'Israël, il est « **son** » Père dans un sens tout personnel, réaliste, qu'on n'avait jamais entendu. Il va même jusqu'à employer le terme le plus familier qui soit, jamais utilisé dans l'Ancien Testament, en appelant Dieu par son petit nom : אבא **abba**, papa ! (Mc 14,36).

3.5. Il semble même que ce soit là l'une des causes de son procès. C'est en tous cas l'interprétation qu'en donne Jean : « *Jésus leur déclara : 'Mon Père est toujours à l'œuvre, et moi aussi, je suis à l'œuvre'. C'est pourquoi, de plus en plus, les Juifs cherchaient à le tuer, car non seulement il ne respectait pas le sabbat, mais encore il disait que Dieu était son propre Père, et il se faisait ainsi l'égal de Dieu.* » (Jn 5,17-18)

4. Notre Père en Eglise

4.1. Cette paternité personnelle, Jésus ne la garde donc pas pour lui ; sa mission est bien de nous associer à cette filiation, lui comme fils unique, nous comme fils adoptifs : « *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* » (Jn 20,17).

4.2. Jésus est le seul à pouvoir dire « mon » Père, mais quand il apprend à ses disciples à prier, il leur confiera le « **Notre** » Père. (Mt 6,9-13 ; Lc 11,2-4). Le pluriel signifie que c'est en Eglise que nous sommes fils. Dire « Notre Père », c'est donc en même temps affirmer notre foi dans l'Eglise¹. Le « notre » signifie que Jésus s'implique dans notre relation au Père.

4.3. Même si le texte du Notre Père évangélique s'enracine dans la tradition juive, notamment la prière du **Qaddish**² (קדוּשָׁה), où l'on retrouve la glorification et la sanctification du Nom de Dieu, l'espérance de son règne, la soumission à sa volonté, notre relation à Dieu notre Père est tout-à-fait différente de celle du « notre père » d'Israël : Là-bas, c'était par la médiation de la filiation collective d'Israël à son Père que le Messie pouvait être dit fils de Dieu à titre personnel. Ici, c'est au contraire par la médiation de la filiation authentique de la personne du Fils unique que nous pouvons dire à Dieu « notre Père ». Cette paternité n'est plus symbolique puisque nous la recevons comme corps du Christ. Tout au plus parlera-t-on de filiation d'adoption, tandis que Jésus reste le Fils unique.

4.4. Le texte du Notre Père est rapporté par 2 évangélistes, Matthieu et Luc, sous des formes et dans des contextes différents.

4.4.1. Chez **Matthieu** (6,9-13), il constitue le cœur du discours évangélique (Mt 5-7), appelé aussi Sermon sur la Montagne, au centre des « œuvres, dans la prière, entre l'aumône et le jeûne. Le fait qu'il soit prononcé du haut de la Montagne, lieu symbolique, signifie qu'il s'agit d'une révélation et non d'une création humaine. Matthieu porte à sept le nombre des demandes (comme pour les Béatitudes) : trois pour Dieu – chiffre de la Trinité – et quatre pour l'Homme – chiffre de la terre. « *Sur la terre comme au ciel* ».

4.4.2. Chez **Luc** (11,1-4), sur la route de Jérusalem vers la Passion, Jésus répond à une demande des disciples de leur apprendre à prier à son exemple, pour marcher à sa suite.

4.5. Saint Paul n'hésitera pas à mettre dans notre bouche le mot familier de Jésus à son Père : **Abba**. « *Et voici la preuve que vous êtes des fils : Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, et cet Esprit crie 'Abba !', c'est-à-dire : Père !* » (Ga 4,6). Et plus nettement encore : « *Vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions 'Abba !', c'est-à-dire : Père !* » (Rm 8,15). Mais c'est toujours l'Esprit qui nous permet, avec le Fils, d'appeler Dieu Notre Père. Le Notre Père est bien une prière trinitaire.

¹ « Le Seigneur nous apprend à faire nos prières en commun pour tous nos frères. Car il ne dit pas « mon Père », qui est dans les cieux, mais « notre » Père, afin que notre prière soit, d'une seule âme, pour tout le corps de l'Eglise » (St Jean Chrysostome, cité par le Catéchisme de l'Eglise catholique, n° 2768)

² *Que soit magnifié et sanctifié son grand Nom dans le monde qu'il a créé selon sa volonté ; et qu'il établisse son règne de notre vivant et de vos jours et du vivant de toute la maison d'Israël, bientôt et dans un temps proche ; et dites : Amen !*
Que son grand Nom soit béni à jamais et d'éternité en éternité !
Que soit béni et célébré, glorifié et exalté, élevé et honoré, magnifié et loué, le Nom du Saint, béni soit-il !
Lui qui est au-dessus de toute bénédiction et de tout cantique, de toute louange et de toute consolation qui sont proférées dans le monde ; et dites : Amen !
Que les prières et supplications de tout Israël soient accueillies par leur Père qui est aux cieux ; et dites : Amen !
Que la plénitude de la paix nous vienne des cieux, ainsi que la vie, pour nous et pour tout Israël ; et dites : Amen !
Que Celui qui établit la paix dans ses hauteurs l'établisse sur nous et sur tout Israël ; et dites : Amen !

Conclusion

Quand le credo nous fait dire « *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre* », il nous fait les héritiers de toute cette histoire du lent dévoilement de la paternité de Dieu.

D'abord découvert comme le **Dieu des pères**, lié aux hommes et non aux forces de la nature, révélé à nos pères et transmis par eux, il apparaît bientôt lui-même comme un **Père** pour son peuple Israël, et à un titre particulier pour le roi, son Messie. Reconnu comme créateur de son peuple, il sera bientôt affirmé comme l'unique Dieu et donc aussi créateur du ciel et de la terre.

Jésus quant à lui, entretient avec Dieu une relation toute personnelle qui lui permet de dire **mon Père** et même de l'appeler Abba, papa. C'est grâce à lui, et à l'Esprit qui nous incorpore à lui et nous fait partager en tant que fils adoptifs la filiation unique qui est la sienne, que nous pouvons à notre tour dire avec lui **notre Père**, dans un sens tout différent de l'Ancien Testament.

On peut même considérer, avec saint Jean, que la véritable mission de Jésus, la raison d'être de son Incarnation, soit de nous révéler la paternité de Dieu (Jn 1,18) ; paternité qu'il reçoit d'une manière unique et privilégiée et dont nous héritons par sa médiation. Ainsi la prière du Notre Père peut être considérée comme le résumé de l'évangile et l'achèvement du Credo. En témoigne la double « **traditio** » du Credo et du Notre Père aux catéchumènes lors des scrutins qui précèdent leur baptême.

Le mot de la fin à saint Paul dans l'épître aux Ephésiens (3,14-15) : « *Je tombe à genoux devant le Père, de qui toute paternité au ciel et sur la terre tient son nom.* » Une telle affirmation est de nature à répondre à l'accusation d'anthropomorphisme qu'on ne manquera pas d'entendre, prétextant que les chrétiens projettent sur Dieu l'image de leur paternité humaine. (On trouvera de telles affirmations chez Feuerbach ou Freud). Ici au contraire, saint Paul fait de la paternité divine la source et le modèle de nos paternités. A une époque où le modèle paternel (et peut-être plus largement masculin) est plutôt malmené dans nos sociétés occidentales, cette parole peut être un réconfort et une boussole.

Dominique Maerten